

## INTRODUCTION

Le moins qu'on puisse dire est que le « bon sens » est un objet intellectuel à faible légitimité. Pourtant, théoriciens et praticiens de la traduction ont volontiers recours à la notion, souvent pour en regretter l'absence. Qu'est-ce que ce fameux bon sens ? Pourquoi est-il si important pour nombre de traducteurs ? Faut-il s'en méfier, voire le combattre ? Peut-on le théoriser ? À défaut, certaines théories peuvent-elles rendre compte de ce qu'il recouvre ? Telles sont les questions auxquelles ce volume – après le premier Forum T & R (Théories et Réalités en Traduction et Rédaction technique) dont il est issu – tente d'apporter quelques réponses.

Qu'est-ce que le bon sens ? Il faudrait tout un traité de philosophie pour en décider. Mais tel n'est pas le propos des treize auteurs réunis dans ce volume, qui s'efforcent, de manière pragmatique, d'interroger la pertinence de la référence au bon sens en matière de traduction. La locution est composée d'un adjectif et d'un nom dont la signification globale n'est pas la somme de ses éléments. Dans plusieurs langues, l'anglais et l'espagnol par exemple, les adjectifs proposés par le dictionnaire bilingue pour traduire « bon » (*good, right, buono*) ne conviennent pas pour traduire le « bon » de « bon sens ». Le syntagme résiste à la traduction littérale des termes qui le composent, illustrant déjà en lui-même le fait que traduire ne saurait se réduire à un simple transfert ou transcodage linguistique. À défaut de définir d'emblée un concept aussi commun qu'insaisissable, à l'instar de la plupart des dictionnaires, nous adopterons comme point de départ – que chacun pourra ensuite moduler et surtout illustrer, ce qui sera une autre manière de tenter de définir le bon sens en traduction – le fait que bien des langues assimilent le bon sens au sens commun (*sentido común, common sense*), objet intellectuel abondamment théorisé dans le discours philosophique où le signifiant « sens » s'entend d'abord comme désignant le signifié « sens de la perception ». Le sens commun est alors celui d'une rationalité partagée par tous. Ajoutons néanmoins aussitôt que cette rationalité partagée est souvent perçue comme non scientifique. Ainsi, Le Trésor de la langue française, parle de

capacité de bien juger, de prendre une décision, sans *a priori*, raisonnable-  
ment (à propos de choses qui ne relèvent pas du raisonnement scientifique,  
d'une méthodologie ou d'une théorie).

Ce dictionnaire, qui voit également le *raisonnable* et l'absence de biais comme deux des caractères constitutifs du « bon sens », précise que sa sphère d'application exclut les questions théoriques, méthodologiques et scientifiques. Tout laisse donc à penser que le bon sens relève de l'évidence, de la simplicité, d'une appréhension immédiate et

globale, quasiment intuitive, d'un problème concret ou d'une situation pratique. Que le bon sens est donné, qu'il ne prend pas la voie d'un cheminement intellectuel complexe, mais s'impose d'emblée à un esprit sain et non biaisé. Nous aurons donc à nous demander pourquoi ce qui semble aller de soi semble souvent brusquement se dérober dès lors qu'il s'agit de traduire, à identifier ce qui dans l'acte même de traduire explique que l'usage du bon sens chez le traducteur – notamment le traducteur débutant, à qui cet ouvrage s'intéresse tout particulièrement – ne soit pas, loin s'en faut, toujours là règle et à nous demander enfin si, question cruciale, cette chose en apparence si naturelle et en réalité si problématique peut malgré tout être enseignée.

**Jean-Yves Le Dizet** ouvre le débat à partir d'une réflexion sur la prénance, qu'il constate chez les traducteurs débutants, de l'illusion référentielle et propose une stratégie pédagogique en quatre temps qui fait la part belle au ludique en jouant sur la nécessité du bon sens et la non moins nécessaire méfiance à son égard. Ce faisant, il suggère une autre possible illusion : celle selon laquelle le transfert de sens se ferait exclusivement d'un texte source vers un texte cible. Pour situer la place du bon sens en traduction, **Fabio Regattin** revisite quant à lui les concepts de « norme » (Toury) et de « même » (Dawkins) avant de défendre la pertinence de l'opposition phrase/énoncé établie par Grice. L'exemple d'un domaine de traduction particulier, celui du texte publicitaire, permet à **Nathalie Cholette** de nous rappeler, exemples à l'appui, combien le bon sens du traducteur est soumis à sa compréhension de l'acte de communication et de sa propre place dans la chaîne de production documentaire. La référence à l'image comme vecteur de bon sens annonce l'un des *leitmotifs* de cette exploration du bon sens en traduction et certaines des conclusions auxquelles aboutiront nombre d'auteurs, y compris Ernst-August Gutt en conclusion de l'ouvrage.

Accordant la même importance à l'image et reprenant la réflexion d'ordre pédagogique, **Sophie Léchauguette** suggère que ce qui conduit à des traductions dénuées de bon sens est souvent la négligence d'informations d'ordre pragmatique et propose en conséquence un recentrage de l'enseignement de la traduction sur des activités de relecture ciblées de nature à développer chez les apprenants l'aptitude à s'affranchir du texte de départ afin d'en assumer la réécriture. **Mathilde Fontanet**, à partir d'exemples particulièrement éclairants puisés dans des domaines variés, suggère que le bon sens, ou son absence, concerne aussi et surtout l'*avant* et l'*après* du texte traduit, c'est-à-dire l'aptitude du traducteur à détecter une erreur de rédaction en amont et/ou sa capacité à imaginer l'utilisation précise qui sera faite du texte. Elle rejoint ainsi, de manière pragmatique, les approches cognitivistes actuelles qui mettent l'accent sur l'environnement cognitif des acteurs de la communication et l'« utilisabilité » des textes.

Si un certain consensus semble peu à peu se dégager sur l'importance du bon sens en traduction et dans l'enseignement de la traduction comme sur les facteurs essentiellement psychologiques (attachement excessif à la structuration du texte source, difficulté à visualiser à partir du matériau linguistique, stress...) qui peuvent expliquer le défaut de bon sens, un défi de taille demeure : celui d'enseigner à l'apprenant à prendre conscience

de ses lacunes dans ce domaine et à y remédier. **Philippe Gardy** présente un outil, la rétroaction vidéo, qui pourrait révolutionner la correction des travaux de traduction telle qu'elle se pratique à l'université. Charité bien ordonnée commence par soi-même : animé par le même souci de l'évaluation, le groupe de recherche **TRANCE** (Philippe Anckaert, June Eyckmans, Daniel Justens et Winibert Segers) nous invite à nous méfier du bon sens qui voudrait que l'épreuve de traduction soit le moyen le plus indiqué pour mesurer la capacité d'un individu à traduire d'une langue à une autre. Les quatre auteurs montrent, à partir d'une expérience menée en Belgique, les limites de toute méthode d'évaluation (holistique, analytique ou normée) tout en plaidant, au terme de leur analyse, pour un retour au bon sens, mais à un autre niveau que celui invoqué habituellement, à savoir par un abandon de l'approche strictement spéculative en faveur de la méthode expérimentale.

**Joseph Štefčík** pose la question du bon sens dans le contexte de l'importance croissante des outils de TAO (traduction assistée par ordinateur) et de TA (traduction automatique), où la collaboration et des compétences en post-édition pourraient s'avérer cruciales. La machine peut-elle (ou pourra-t-elle un jour) faire preuve de bon sens ? Étendant la réflexion au traitement automatique des langues (TAL), **Anca Christine Pascu**, propose un modèle mathématique, une « ontologie » de la traduction et analyse les possibilités de son application à la traduction dans le choix du concept approprié et en évaluation des traductions. Dans le domaine médical et à propos des paires de langues allemand-anglais/anglais-allemand et français-anglais/anglais-français, **Maria-Cornelia Wermuth**, après avoir montré qu'une attitude inspirée par le bon sens permet au traducteur, autant que les connaissances linguistiques ou techniques associées au domaine, d'adopter les procédures appropriées et de mettre au point une stratégie adéquate, plaide pour une pédagogie qui développe chez l'apprenti-traducteur l'aptitude à raisonner logiquement.

Et si l'herméneutique médiévale nous permettait d'élargir le champ d'investigation et de comprendre autrement le lien intime entre bon sens et interprétation ? S'appuyant sur sa lecture de l'*Eructavit*, une traduction en ancien français du psaume 44, **Michèle Bolduc** explore les leçons que la paraphrase médiévale pourrait offrir aux traducteurs modernes. Cette plongée dans un texte et un monde si éloignés de nos habitudes offre un éclairage original et riche d'enseignements sur la façon dont le traducteur d'aujourd'hui comme d'hier peut « façonner [...] le bon sens », et dont « le bon sens peut opérer dans [ses] traductions ». Tout aussi original et stimulant est le regard de **Stefan Moal** sur le doublage en langue bretonne. Comment faire preuve de bon sens dans des situations invraisemblables (celle par exemple d'un avocat new-yorkais qu'il va falloir faire parler breton alors que cette langue n'est jamais utilisée dans les tribunaux) ? Bon sens ici rime avec sociolinguistique et... débrouillardise. En explorant les limites du plausible, l'auteur revisite par la même occasion, dans un contexte très particulier, une modalité de la traduction rarement si bien décrite.

Enfin, cette exploration du bon sens s'achève par la première publication disponible en français d'Ernst-August Gutt, dont l'ouvrage *Translation and Relevance* (2000) marqua un tournant dans la traductologie contemporaine. Avec humour, force et persuasion, il

plaide pour une définition du bon sens qui l'apparente à la pertinence telle que la définit la Théorie de la pertinence de Sperber et Wilson, fournissant ainsi un appareil théorique assez complexe et accueillant pour que chacun y trouve sa place.